

## Réponses aux questions de la page 299.

### L'image et le texte de Salomé Bour, *Le Corps des transhumains*, 2019.

L'image d'ouverture montre un objet paradoxal qui, tout en présentant l'apparence d'un œil humain, organique, est immédiatement identifiable comme une réalisation technique, inerte. Le spectateur a l'impression que la machine le regarde, alors même que la structure mécanique révèle un œil sans vie. La vision humaine paraît concurrencée par celle de la machine, qui n'a pourtant de valeur que pour l'homme.

1. Tout porte à supposer que l'œil du robot est plus performant que l'œil humain, au sens où il est plus précis pour fixer les formes et les couleurs, les détails ou les scènes éloignées, par exemple. Mais en réalité, l'œil du robot (qui n'a pas de conscience) ne voit rien : il ne fait que seconder voire améliorer la puissance visuelle de l'œil humain.
2. L'œil du robot imite l'œil humain, tout en lui permettant d'améliorer son acuité visuelle mais aussi sa résistance aux atteintes auxquelles sont exposés les organes biologiques.
3. Ce projet des extropiens exerce une fascination, c'est-à-dire à la fois une attraction et une répulsion. En effet, les extropiens proposent de rendre les organes humains plus puissants en leur substituant des instruments mécaniques. L'homme est ainsi à la fois rehaussé et nié.

### Réponses aux questions portant sur le texte d'Alain Damasio, *La Zone du dehors*, 1999, page 301.

1. Entrer dans le texte.

a) La contradiction réside dans l'opposition de «dynamiques et performants» avec «sans se fatiguer». Elle révèle ce que cache le rêve des Cercloniens : arriver à l'excellence sans l'effort de l'apprentissage.

b) Le narrateur condamne cette vision du monde. Cela se traduit d'abord par plusieurs exclamations : «mon dieu ! » (l. 2), qui traduit la crainte et un certain dégoût, puis celles des lignes 5, ironique, 17 et 25-26, où l'indignation se fait sentir. À cela s'ajoute l'emploi de termes péjoratifs : «étai» (l. 3), métaphore du désir de rester performant ; «handicapé» (l. 13), pour qualifier tout corps humain ; «enkyster» (l. 15) pour désigner l'action qui permet d'insérer la technologie dans le corps. Il rapporte également les pensées de ses adversaires. Ce discours rapporté, où il emploie le pronom « nous », est à comprendre comme une mise à distance ironique puisqu'il lui permet de mettre en valeur le caractère immoral de cette pensée : «si nous voulions un corps performant et qu'il refusait l'effort, ne fallait-il pas changer de corps ? » (l. 6-7). Le corps apparaît alors comme un consommable, dont on pourrait se passer sans état d'âme. Les termes « pièce par pièce, méthodiquement » (l. 7-8), insistent sur cette absence d'émotion et font comprendre que le narrateur la condamne implicitement. Le point de vue du narrateur s'exprime enfin clairement dans le dernier paragraphe : «je les redoutais plus que tout », « l'espèce humaine aurait atteint son ultime déchéance », « il ne resterait de nous qu'une charpente d'os et de peau », « à la manière de pantins », « j'en avais la nausée ».

2. La phrase traduit une vision transhumaniste de l'être humain : le corps humain est perçu comme une machine défaillante que la technologie peut suppléer.

3. Il emploie le terme « coloniser » pour traduire cette domination de la technologie sur l'être humain. Ce terme traduit sa peur d'être soumis, contrôlé et réduit en esclavage par la technologie. Il craint ainsi de perdre son intégrité physique au profit d'une force supérieure qu'il ne maîtrise pas, et que, grâce à la Volte, il essaie de combattre. Il craint donc également que son combat cesse s'il venait à perdre la partie face à cette force technologique (l. 19-20).

Les images de la « carrosserie » (l. 22) et des « pantins » (l. 23) sont aussi révélatrices d'une autre peur : n'être plus qu'un corps, qu'un support de transmissions, revient à perdre son âme. 4. Les italiques permettent de mettre en valeur ces deux participes passés. Ils expriment la dépossession de ce qui fait l'être humain : celui-ci ne serait plus le sujet des actions et émotions, il serait réduit à l'état d'objet, et subirait ces actions et émotions.

### **Réponses aux questions portant sur le texte de Louisa Hall, *Rêves de machines*, 2017, page 302.**

#### 1. Entrer dans le texte.

L'expression de cette « possibilité » est de plus en plus précise au fur et à mesure du texte. En effet, dans le premier paragraphe, Turing parle d'« un esprit [...] passant dans une machine » (l. 4-5), puis l'image du « cerveau mécanique » (l. 12) est ensuite immédiatement explicitée : « Un appareil de calcul mathématique capable de traiter l'ensemble du monde comme le fait un cerveau » (l. 12-13). Le dernier paragraphe entre dans les détails puisqu'il utilise des termes qui désignent le processus technique qui permet l'application de ses projections mathématiques (l. 19 à 23).

2. À la ligne 7, Turing commence par « Cela, bien entendu, a de quoi surprendre ». Il s'adresse, rappelons-le, à la mère de l'ami dont il souhaite reproduire le « schéma mental » (l. 21). Il est bien conscient que cela peut être choquant pour celle qui vient de perdre un fils (l. 7-8) et pour qui cet être est bien autre chose qu'un « schéma mental ». Mais ses précautions oratoires tiennent aussi au fait qu'il ne possède pas encore tous les éléments pour mettre en application ce qu'il imagine, il le reconnaît plusieurs fois : « encore vague dans mon esprit » (l. 10), « demeurent confus » (l. 11), « le chemin est encore long » (l. 18). Cette modestie révèle, en creux, que Turing a conscience de l'importance de son projet : il est en train d'imaginer comment créer une vie artificielle, mais intelligente. En prenant ces précautions, il se préserve, ne voulant pas apparaître comme un savant fou et démiurgique.

3. Sa motivation principale est celle de « conserver une forme de pensée humaine » (l. 1-2). Cette motivation prend une forme plus concrète ensuite : « je travaille sur une capsule temporelle ! Une qui contiendrait le meilleur ami que j'ai eu de ma vie. » (l. 16-17) Ainsi, il s'agit bien pour Turing de faire revivre un mort. Pas n'importe lequel, un être aimé, dont il n'accepte pas, à l'évidence, la disparition. On peut déceler aussi une autre motivation : l'ivresse de l'invention et du progrès. Celle-ci se perçoit aux exclamations répétées dans le deuxième paragraphe, mais aussi à la question rhétorique lui permettant de balayer le reproche de vouloir remplacer l'homme par la machine : « que sont nos corps, sinon des machines hautement performantes ? » (l. 8-9) Il nie ainsi toute considération morale et ne se concentre que sur l'aspect technique incroyable qu'il veut mettre au point. La dernière phrase confirme son absence de barrière morale : « c'est ainsi que la machine apprendra réellement, indépendamment d'une assistance extérieure » (l. 23-24). Le terme « assistance » est pour le moins révélateur : l'homme n'aura plus besoin d'assister la machine, qui sera capable d'une totale indépendance et autonomie... et sera donc potentiellement supérieure à l'homme.